

Laval théologique et philosophique



Actes de la Conférence de Carthage en 411. Tome I : Introduction générale ; tome II : Texte et traduction de la capitulation générale et des actes de la première séance, par Serge Lancel (Sources chrétiennes 194-195), Paris, Le Seuil, 1972 (12.5 X 19.5 cm), 920 pages (pagination continue)

Paul-Hubert Poirier

Volume 31, numéro 1, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020471ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020471ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, P.-H. (1975). Compte rendu de [*Actes de la Conférence de Carthage en 411. Tome I : Introduction générale ; tome II : Texte et traduction de la capitulation générale et des actes de la première séance, par Serge Lancel (Sources chrétiennes 194-195), Paris, Le Seuil, 1972 (12.5 X 19.5 cm), 920 pages (pagination continue)*]. *Laval théologique et philosophique*, 31(1), 106–108.
<https://doi.org/10.7202/1020471ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

en va ici comme pour le cas de la théologie « moderne » des rapports entre nature et grâce face à l'humanisme séculier : en oubliant un enseignement majeur de la grande tradition théologique, elle s'est trouvée démunie devant la prétention à l'autosuffisance qui caractérise le sécularisme (cf. notre article « Nature et grâce chez saint Thomas d'Aquin », *LTP*, oct. 1974). De la même façon, la théologie se doit de retrouver une de ses dimensions essentielles, nommément le sens de l'histoire, si elle veut être en mesure d'affronter le courant philosophique qui a le plus de prise sur les hommes de notre temps.

Cet ouvrage nous permet encore une fois de constater la justesse du mot de Boèce : « Fides incedit media inter duas hæreses » (*De Duabus Naturis*, c. 7 ; *PL*, 64, 1352 c). Cela met en relief la principale qualité de l'œuvre, qui est l'équilibre. L'enseignement de l'A. est tout le contraire de ce qui, au dire de Maurice Blondel, se trouve impliqué dans l'hérésie : « une abstraction, l'excès d'une idée, la préférence abusive d'une tendance, quelque chose d'unilatéral, de partiel ou de partial, à l'encontre de l'équilibre » (*Exigences philosophiques du christianisme*, Paris, 1950, pp. 29-30). L'A. évite à la fois les écueils opposés de l'absorption du profane dans le sacré et de la réduction du sacré au profane ; d'un christianisme démobilitateur et d'un christianisme qui s'enlise dans le temporel ; de l'individualisme et du collectivisme dépersonnalisant ; du millénarisme et du subjectivisme gnostique. Il maintient en un équilibre fort juste la nature et la grâce ; la transcendance et l'immanence du Royaume de Dieu ; le « déjà là » et le « pas encore accompli » dans l'histoire du salut ; le Royaume, l'Église et le monde. Il montre comment le christianisme est à la fois, et sans qu'on puisse privilégier un aspect à l'exclusion de l'autre, engagement, renoncement et transfiguration ; comment le Royaume de Dieu est tout uniment historique et transhistorique ; comment il est à la fois réponse ultime aux espoirs terrestres de l'homme et cependant don gratuit de Dieu. Il reconnaît la discontinuité et la rupture opérées par le péché de l'homme sans compromettre pour autant l'unité du plan de Dieu et la continuité de l'histoire. Voilà pourquoi cet ouvrage est vraiment et à strictement parler une *synthèse*.

On pourrait relever certaines longueurs, parfois aussi des redites qui traduisent peut-être un ordre imparfait. Ces quelques faiblesses s'estompent cependant devant la qualité de très nombreux développements. Un peu au hasard, mentionnons les pages consacrées à l'humanisme contemporain, aux problématiques des théologies protes-

tantes, aux normes de l'engagement chrétien dans le monde. Bref, un ouvrage de première valeur que nous ne saurions trop recommander à quiconque s'intéresse à la théologie chrétienne de l'histoire.

Michel GERVAIS

Actes de la Conférence de Carthage en 411. Tome

I : Introduction générale ; tome II : Texte et traduction de la capitulation générale et des actes de la première séance, par Serge Lancel (*Sources chrétiennes* 194-195), Paris, Le Seuil, 1972 (12.5 × 19.5 cm), 920 pages (pagination continue).

Cette édition des *Gesta Conlationis Carthaginiensis*, entreprise par Serge Lancel, comprendra, lorsqu'elle sera achevée, quatre volumes : une introduction générale (tome I), le texte et la traduction de la *Capitulation* de la première séance (tome II) et des deuxième et troisième séances (tome III), des *indices*, des notes complémentaires, touchant notamment les innombrables (et souvent obscures) données toponymiques des *Actes*, ainsi que des cartes (tome IV).

Cette Conférence tenue à Carthage en juin 411 constitue un point tournant dans la lutte menée par l'épiscopat catholique africain contre la *pars Donati* qui, depuis le début du IV^e siècle, résistait aux assauts conjugués de l'Église et de l'Empire. À l'issue de ces débats présidés par le « clarissime notaire et tribun Marcellinus », le donatisme fut solennellement condamné et proscrit. Malgré quelques îlots de résistance qui devaient se maintenir encore un certain temps, le schisme était enfin maté.

L'intérêt des *Gesta* tient donc en premier lieu aux faits qui leur ont donné naissance, puisqu'ils conservent le souvenir exact de la plus importante de ces nombreuses joutes oratoires qui, depuis la *causa Cæciliani*, ont opposé pendant près d'un siècle et demi évêques catholiques et donatistes. Mais ce qui confère à ces documents une valeur sans pareille, c'est leur genre littéraire : nous nous trouvons en face de véritables procès-verbaux qui, grâce aux sténographes et aux greffiers du tribunal impérial, nous restituent jusqu'aux moindres péripéties de ces trois longues séances de discussion. Nous avons donc là une source extrêmement précieuse, tant au point de vue historique que philologique et même juridique.

L'A. n'a rien ménagé pour faciliter la tâche au lecteur qui veut prendre un premier contact avec les *Actes*. Son *Introduction générale*, d'une façon claire et précise, aborde les principaux problèmes

posés tant par la Conférence elle-même que par le compte rendu qui nous en est parvenu. Dans un premier chapitre, il relate les circonstances, la préparation et le déroulement de la Conférence de 411. Il s'agit tout d'abord des diverses démarches entreprises par l'épiscopat catholique africain et, en premier lieu, par saint Augustin, en vue d'en arriver à une confrontation publique avec leurs opposants, démarches décevantes dans l'ensemble mais où, au fil des controverses particulières, commence à s'élaborer le dossier qui devait être produit plus tard à Carthage. Puis viennent les différents édits impériaux convoquant et organisant la Conférence placée par l'empereur Honorius sous la responsabilité du commissaire impérial Marcellinus. Dans le but de permettre une lecture intelligente des *Gesta*, l'A. nous introduit aux rouages complexes et minutieux de la bureaucratie et des tribunaux du Bas-Empire, il nous trace un portrait du juge Marcellinus et dégage les principales phases de la *Conlatio*, en montrant comment, petit à petit, les catholiques amèneront les donatistes à aborder la seule question qui importe, la *causa ecclesiae*, alors que ceux-ci ne cessent d'accumuler les *moratoria praescriptiones*.

Le second chapitre examine la représentation des deux Églises à la Conférence de 411 : nous touchons ici au « problème du nombre » qui sera longuement débattu lors de la première séance. Par-delà le décompte des évêques des deux partis, on est à même de mesurer l'importance numérique des deux Églises au début du V^e siècle. L'A. manifeste beaucoup de pénétration et de sens historique pour déceler, dans une sèche liste d'évêques (et parfois même à travers ses silences et ses hésitations), de précieuses informations sur la situation réelle de ces communautés africaines ; rien ne lui échappe : que ce soit l'ordre des souscriptions épiscopales, révélateur de l'importance des sièges et de leurs titulaires, ou la proportion d'évêchés urbains et de diocèses ruraux, ou encore la représentation des diverses provinces à la Conférence.

« *Dramatis personæ* », ainsi s'intitule le troisième chapitre qui nous présente les *actores* donatistes et catholiques, c'est-à-dire les porteparole officiellement désignés de ces quelque six cents évêques présents à la Conférence. Forts de l'appui de leurs mandants, ils seront les véritables « acteurs » de la Conférence. Pour chaque partie, l'A. les passe en revue, montrant le rôle qu'ils jouèrent dans les débats et caractérisant leur manière oratoire respective. Au milieu de ces quatorze « avocats », la personnalité d'Augustin d'Hippone se dégage en toute clarté : c'est lui qui

donnera le ton à la Conférence, dépassant les arguments juridiques, basés sur des pièces d'archives et des documents officiels, pour en arriver, à la lumière des Écritures, au véritable problème qui restait théologique : quelle était cette Église voulue par le Christ ?

Dans le quatrième chapitre, l'A. dresse le « bilan linguistique », tant au niveau de l'expression écrite qu'à celui, plus difficile à cerner, de l'expression orale, de ce « texte hétérogène, où des documents écrits de provenance diverse voisinent avec des sténogrammes, eux-mêmes nourris par les interventions de locuteurs différents » (p. 289). Pour mener à bien cette analyse, l'A. a soin de traiter ces locuteurs comme autant d'« auteurs justiciables d'un examen philologique distinct ». Ce chapitre assez technique intéressera davantage les linguistes et les latinistes que l'historien de la pensée chrétienne.

Le dernier chapitre : *Histoire du texte des Actes de la Conférence de 411. Méthodes et desseins de la présente édition*, fournit entre autres données une nomenclature complète des pièces (édits, mandats, lettres, souscriptions, etc.) qui furent jointes aux procès-verbaux, à mesure que la Conférence avançait : pour chacun de ces documents, l'A. donne date, circonstances et lieu d'origine.

Nous ne pouvons évidemment donner ici que ce bref aperçu de la matière d'une riche introduction, qui, même si elle « ne prétend pas épuiser toutes les questions que (...) posent les quelque quatre cents pages de la *Conlatio Carthaginensis* » (p. 7), n'en rencontre pas moins largement le but que s'était fixé l'A. : « fournir un accès facile » à un dossier rebutant.

Le tome II est entièrement consacré aux *Actes* de la première journée. On y trouve d'abord la préface de l'archiviste Marcellus qui, à la demande du commissaire impérial, édita les *Actes* en y adjoignant une table des matières (*Capitula Gestorum*), précieuse pour la partie perdue du manuscrit. À la suite de cette capitulation, viennent les *Actes* de la première séance, constitués en majeure partie de pièces officielles de convocation et du long recensement des évêques présents.

Les *Gesta* de la Conférence de Carthage en 411 sont loin d'être un roman policier ! Cependant, malgré tout ce qu'ils peuvent avoir de laconique et de stéréotypé, leur lecture, surtout grâce à la présentation qu'en fait S. Lancel, s'avère toujours intéressante et, souvent, même passionnante. Il faut savoir gré à l'A. de nous en avoir donné une traduction tout à la fois fidèle et lisible : en ayant réussi ce tour de force, il a

apporté une contribution non négligeable à la connaissance de ce phénomène théologique et social que fut le donatisme.

Paul-Hubert POIRIER

Yvan GOBRY, *La révolution évangélique*, Paris, Éd. P. Lethielleux, 1973 (13.5 × 18 cm), 136 pages.

Ce petit ouvrage entend présenter aux hommes insatisfaits d'aujourd'hui le message évangélique comme une source d'un mieux-être réel et ennoblissant. Ce message a opéré aux débuts du christianisme une authentique révolution spirituelle (ce dont traitent les deux premières sections du volume: I. La révolution de Jésus, pp. 5-38; II. La révolution de l'Église, pp. 39-70); il peut opérer encore aujourd'hui la profonde transformation qui rendrait à l'homme le bonheur (tel est l'objet de la troisième section, « Notre révolution », pp. 71-133).

Il s'agit d'un ouvrage de spiritualité, largement fondé sur l'Écriture Sainte — beaucoup plus citée que commentée, toutefois, — et sur maints rappels historiques significatifs. L'A. adopte trop souvent un ton moralisateur et *passé en revue* maints points de doctrine solides plutôt qu'il ne les approfondit. L'ouvrage constitue un exposé spirituel tonifiant, inspiré par un esprit évangélique authentique, plutôt qu'un ouvrage théologique ou scripturaire original. Rappelons quelques thèmes fondamentaux du volume.

I. La *révolution de Jésus* repose sur une nouvelle conception de Dieu et de l'homme. Le monde grec avait tantôt imaginé de nombreux dieux à sa solde, chargés de pourvoir à chaque besoin de l'homme (dieux de la moisson, du vin, de la pluie, etc.), tantôt conçu des dieux à sa propre image, égoïstes et cruels, tantôt tout divinisé ou tout vidé du divin. Jésus vient révéler un Dieu unique, personnel, à la fois transcendant et près de l'homme, un Dieu qui se définit par l'amour; il s'unit aux hommes et les unit entre eux par l'amour le plus désintéressé. Dans la conception grecque de l'homme, par ailleurs, le corps était le grand ennemi à vaincre: à son niveau inférieur se situaient les métiers manuels humiliants, alors que la raison libérait l'homme du sensible et de l'affectif, lui procurant au terme d'une longue ascèse la bienheureuse ataraxie devant l'« autre », qui prend figure d'un imposteur menaçant la sérénité du « sage ». L'homme évangélique diffère passablement de celui-là. Son éthique est celle du don désintéressé de soi. Le

corps, temple de l'Esprit, est une partie noble en l'homme. La joie peut coexister avec la souffrance chez le chrétien, parce qu'elle est « l'accent que prend la conscience de la condition humaine, cette condition de l'homme racheté, fils d'un Dieu bon qui l'associe à son œuvre » (31).

II. *La révolution de l'Église* se traduisait d'abord par la naissance d'une communauté de « frères » dont l'amour résumait la règle de vie. Cet amour donna naissance aux apôtres qui maintiendraient authentique le message évangélique et assureraient sa diffusion aux quatre coins de la terre. Les martyrs, les docteurs et les moines, enfin, représenteraient diverses figures que prendrait l'amour en diverses circonstances de l'histoire.

III. *Notre révolution* consistera à propager le message évangélique comme levain de notre civilisation, non à propager un *autre* message. L'A. propose à ce sujet une consigne maîtresse: le retour aux *béatitudes*. La soif d'un bonheur authentique qu'éprouvent nos contemporains, seuls pourront la satisfaire les « pauvres d'esprit », les miséricordieux, les pacifiques et les assoiffés de sainteté. L'A. va droit au but en donnant le sens fondamental et permanent de ces diverses béatitudes, qui traduisent autant d'*attitudes* spirituelles d'une importance primordiale.

Une dernière section de l'ouvrage, plus faible que les précédentes, à notre jugement, présente « la lettre et l'esprit », c'est-à-dire l'attitude que le chrétien devrait avoir devant l'État et les institutions d'Église: le chrétien a pour mission d'infuser un esprit particulier aux lois et structures de l'État comme de l'Église, si diverses ou mobiles qu'elles puissent être au cours de l'histoire.

L'A. propose ainsi une spiritualité dynamique, fondée sur l'Écriture et l'histoire du christianisme. Il trouve parfois des formules frappantes. Donnons-en un seul exemple: « Le pauvre selon l'Évangile, (c'est) celui qui ne tient à rien, afin de mieux aimer; celui qui est libre non pour sa vertu et son autonomie, mais pour le service de Dieu et des hommes » (27). À défaut d'une originalité d'esprit exceptionnelle, l'ouvrage s'impose par sa solidité, sa fraîcheur évangélique qui ne peut être que bienfaisante pour un chrétien d'aujourd'hui.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Charles E. CURRAN, *Politics, Medicine and Christian Ethics. A Dialogue with Paul Ramsey*. Fortress Press, Philadelphia, 1973 (15.5 × 23.5 cm), 228 pages.